

THÉÂTRE DU VIEUX-COLOMBIER : *Saül*, pièce en 5 actes de M. André Gide. — Les concours du Conservatoire. — M. Robert de Fiers et les « critiques auteurs ». — L'Heure et blanc de M. de Max.

Je n'aime pas les ouvrages de M. André Gide. Je m'en suis expliqué, cela m'a valu l'inimitié d'une bonne centaine de personnes, qui l'admiraient en rond, sans réserve, et dont le paisible sommeil fut troublé par mes observations. Si l'on doit tenir pour louable le probe et assidu labeur de M. Gide, il est certain que son art a de quoi contrarier les amis d'une pensée déliée, d'une couleur franche, d'un style abondant. Mais tous les goûts sont dans la nature, aussi bien que hors la nature, et l'on conçoit qu'il se trouve des gens pour garnir leurs bibliothèques de livres imbibés d'huile de lampe. Pour tout dire, je crois que M. Gide écrit avec peine des ouvrages malaisément imaginés. En outre, il donne le spectacle d'un clergyman en proie au délire de la chair. Affreux spectacle ! Si je ne me gardais de tremper ma plume dans l'encrier de M. Gide, j'écrirais de lui ce qu'il écrivit de Calvin : « J'ai cette figure en horreur ! »

N'est-ce pas assez dire que je pris sans hâte, l'autre soir, le chemin du Vieux-Colombier où l'on jouait *Saül*, pièce en cinq actes de l'auteur d'*Isabelle*. Certaines circonstances m'avaient tenu loin de la maison de Copeau le jour de la première représentation. Fausse raison de m'abstenir, n'est-ce pas ? J'en dédaignai le bénéfice. On est homme de devoir : il faut entendre les pièces, toutes les pièces — encore qu'un trop scrupuleux exercice des libertés intellectuelles puisse, de nos jours, conduire un homme au pied des tribunaux... Bref, j'ai passé les ponts et j'ai vu la pièce de M. Gide. Eh bien ! tous les partis pris du monde ne me feront point dire du mal de *Saül*. C'est un ouvrage inégal, mais c'est un bel ouvrage avec de pathétiques instants.

Il y a dans *Saül* de la noblesse, de la force et même de l'émo-

tion. Une scène, entre autres, atteint à la grandeur : celle où le roi, dévoré de soucis, se rend auprès d'une noire sorcière et, grâce à l'ombre évoquée de Samuel, apprend son destin. L'acte final, où l'on voit Saül sous la tente, acharné à sa propre perte, est tout plein d'une splendeur barbare. Mais l'auteur fait périr le roi chercheur d'ânesses par le poignard d'un confident felon. Pourquoi ? Le livre de Samuel dit : « Lors Saül dit à son écuyer : Dégaine ton épée et me tue, de peur que par aventure ces incirconcis ici ne viennent et qu'ils me mettent à mort en se moquant de moi. Et son écuyer n'en voulut rien faire, car il avait été épouvanté de trop grande crainte. Et ainsi Saül prit l'épée et se jeta sur icelle. »

Il est possible que M. André Gide, qui a trop de lettres, et qui se défie de l'ignorance des critiques, ait craint de s'entendre accuser de plagiat. Non de la Bible, source de son inspiration, mais de Shakespeare, qui, d'une identique situation, fit l'incomparable scène de la mort d'Antoine au troisième acte d'*Antoine et Cléopâtre*. Quoi qu'il en soit, on ne saurait approuver M. Gide d'avoir pris avec le Livre des Rois une liberté qui colore d'un assez taciteux romantisme le dénouement de son drame. Mais il faut convenir que ses appréhensions ne le trompaient guère. La critique n'est pas bibliiste. Elle parait ignorer le *Deutéronome* à l'égal de l'*Herméneutique*. Cela peut surprendre de la part d'un sanhédrin où les « incirconcis » sont plutôt rares. La résistance des honorables confrères à cet ouvrage où l'on crie si souvent : *Schemél Israël !* n'est pas moins surprenante ; il faut croire qu'ils n'ont point de goût pour les souvenirs de jeunesse. A moins qu'aux plus belles histoires palestinoises ils ne préfèrent résolument le « parisianisme » et les vaches grasses du boulevard. Pour moi, je le dis bonnement, la pièce de M. André Gide m'a fait goûter un plaisir devenu rare. Affaire de comparaison ! A qui vient de lire le moindre conte de Duvernois, ne tendez point un roman de M. Gide ! Mais comment ne point applaudir à *Saül* si l'on demande au théâtre autre chose qu'un divertissement d'almanach ? Si l'on pensait à *Athalie* on ne pourrait endurer *Saül*. Mais une saison gavée de verneuilleries, mais les plates rengaines et les mots « ineptes » des dramaturges-chroniqueurs ont du moins le mérite de réveiller en chacun un solide appétit littéraire.

*Saül* est bien mis en scène, mal joué. Il manque à Copeau

(Saül) ce je ne sais quoi de puénil, d'amusé, de crédule et — tranchons le mot — d'un peu niais qui fait les bons acteurs. Il est trop intelligent, trop clairvoyant. Il est comme une critique vivante du texte qu'il profère. Cela se voit surtout aux instants où il en veut masquer les faiblesses. Au surplus, il s'irrite visiblement contre les basses nécessités de l'étude de comédien. Jamais Copeau ne fera rire par une grimace, par une contorsion, par une imprévue folie. Ce qu'il y a de grand et d'unique en cet homme l'empêche d'être un amuseur. Que sera-ce s'il lui faut s'élever à ces sommets de suffisance béate où respirent les tragédiens ? Or Saül est rôle de tragédien et des plus prestigieux. Il y eût fallu de Max. Mais à tout prendre l'insignifiance épanouie d'un Lambert eût peut-être mieux servi le personnage que toute la pénétration de Copeau. Pourtant il se montre sans égal dans les parties où le raisonnement peut primer l'instinct dramatique (principalement au dernier acte). Je pense que cet éloge, qui ne ferait point l'affaire d'un sot, ne déplaira point à un artiste que ne saurait payer le billon des complaisances. M. Daltour (David) est beau : sa nudité toute en muscles longs, en plans nets et en volumes tranchés, évoque le *Discobole* du British Museum. Mais c'est un acteur au débit hésitant ; en outre, il grasseye ; et il joue de sa harpe à contre-temps. M. Vibert est touchant et simple en Jonathas. M. Jouvot ne fait que paraître. La sorcière, c'est Blanche Albano, qui émeut. M. Oltly joue deux rôles : le spectre de Samuel et un Hébreu défaitiste ; il n'a qu'une fois l'occasion de faire retentir sa voix ; il le fait de telle manière que l'on craint de voir le ciment du Vieux-Colombier se rayer de lézardes. Je n'ai pas besoin de dire que les mouvements et les éclairages sont réglés avec la plus admirable et la plus intelligente précision ; et les costumes, généralement heureux, sont par tous portés comme à l'ordinaire de la maison, c'est-à-dire avec une aisance de gymnastique.

Les élèves du Conservatoire ont une fois de plus été la misère de notre enseignement dramatique. Les journaux ont copieusement baloté les candidats. Au lendemain d'un jour funeste, les apprentis comédiens se virent accablés par une critique dont la sévérité se trompait, comme toujours, d'adresse. Il est trop certain que le concours de tragédie consterna les spectateurs les plus indulgents. Mais peut-on, sans injustice, le reprocher aux élèves ? Ceux d'aujourd'hui valent, quant au tempérament, ceux